

Les hommes du 3^e Front n'abandonneront pas

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-sixième année. — N° 258

VENDREDI 2 MARS 1951
LE NUMERO : 15 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

« INTERNATIONALE
ANARCHISTE »

PÉTAIN, PIÉTRI, FRANCO

l'homme de Madrid
devra reculer

LE 6 MARS 1951

aux Sociétés Savantes
devant notre contre-manifestation

Sous l'égide de l'« Union des Intellectuels Indépendants », groupant toute la racaille nationaliste, sous la présidence de Jean Montigny, ancien ministre de Pétain auquel Franco vient généralement de proposer l'hospitalité, Piétri, sinistre vieillard, ancien ambassadeur de ce même Pétain auprès de Franco, entend tenir un meeting le 6 mars, dans la grande salle des Sociétés Savantes.

Or, Piétri a peur. Nous n'en voulons pour preuve que le peu de publicité que ces hommes ont osé faire autour de cette seconde tentative d'injure à l'opinion. De tous les journaux réactionnaires, parmi lesquels on compte notamment Rivarol, *Aspect de la France*, *Contre-Révolution*, *Occident*, la *Liberté du Peuple*, seul *Paroles Françaises* a été prié d'insérer l'annonce dudit meeting. Sans doute espérait-on mettre la vigilance du Cartel antifasciste et antiraciste en défaut, déconcerter les ennemis de la dictature... Cette manœuvre ne pouvait qu'échouer !

Mais que la peur de ces individus nous fasse pas réjouir trop vite. Elle leur inspirera des mesures de protection qu'il nous faudra déjouer : le ban et l'arrière-ban du fascisme sera convoqué, l'Union sacrée de la réaction s'opérera autour de la personne de Piétri et de la cause de Franco et il est à prévoir que les seuls arguments que l'on pourra nous opposer seront la violence, la trahison et la brutalité.

C'est pourquoi il nous appartient de relever le défi avec vigueur, d'alerter

toute la population en diffusant la proclamation du Cartel d'action antifasciste et antiraciste, de regrouper tous les HOMMES DU 3^e FRONT, pour que, le 6 mars, à 20 h. 30, aux Sociétés Savantes, Piétri, une nouvelle fois, doive reculer.

Tous le 6 Mars
aux Sociétés Savantes

Le Caudillo demande
l'extradition
d'un antifasciste !

L'EMOTION est grande dans la région de Toulouse depuis que s'est répandue la nouvelle que l'Espagne franquiste demandait l'extradition du réfugié politique Massana, bien connu pour son intégrité. Déjà, il y a quelque temps, sous un prétexte futile, la police de Queuille - Thomas, appréhendait Massana. Il s'agissait, cela devient évident maintenant, de prévenir la demande de Franco qui veut faire une nouvelle victime, assassiner un antifasciste de plus !

Mais jusqu'à présent, redoutant à juste titre l'indignation générale, le gouvernement n'a pas encore osé

(Suite page 2, col. 6).

RÉFLEXIONS SUR LA MORT D'ANDRE GIDE

ANDRE GIDE est mort. Les journaux, heure par heure, ont tenu le public au courant de son agonie, des détails macabres de l'ultime exposition, de la mise en terre. On ne dément que trop bien dans cette indécence curiosité les vices d'une presse ignoble, qui, pour étouffer le goût de la vérité et de l'information loyale, multiplie le scandale et le sensationnel. Et si, d'aventure, perce une note de piété fidèle (car rien ne saurait être rien absolument : ni tout bon, ni tout mauvais), cette piété s'égare, qui croit retrouver dans un cadavre le souvenir d'un homme ; cette fidélité se laisse prendre en défaut, qui oublie ce que Gide écrivait de lui-même, dans une clinique de Nice, en mai 1949 : « Spiritualiste à un point qui n'est pas croyable, il n'a jamais été prier ou pleurer, ou méditer sur la tombe de ses parents. Car cela remonte loin cette insouciance de la matière qui fait qu'elle ne retient pas ses regards. C'est comme s'il n'y croyait pas. Je dis « il » ; mais ce « il », c'est moi (...) ». Je ne songeais même pas à veiller au chevet de ma femme morte : (...) elle

d'hui) que c'est en fonction d'elle que je vivais, et que, proprement, je dépendais d'elle. De même j'avais été la tragique occupation de sa vie. Et maintenant c'était fini » (1).

Fin, simplement. Un homme est mort, un homme parmi les autres, sans attendre de l'autre : et l'âme, il va sans dire que l'y crois ! Pour sûr que j'y crois à l'âme. J'y crois comme à la lueur du phosphore. Mais je ne puis imaginer cette lueur sans le phosphore qui la produit (...) J'en suis à ne pas même distinguer l'âme du corps. Je ne puis concevoir l'une sans l'autre » (2). Pourtant, au scandale de ceux qui se disaient « ses amis chrétiens », qu'il frustrait d'un thème si précieusement édifiant, il se déclarait

(Suite page 4, col. 4.)

et pour tous les Révolutionnaires
LUTTER CONTRE FRANCO
C'EST LUTTER "3^e FRONT"

AINSI, un mois après le déclenchement de la machination policière qui avait pour but de salir le MOUVEMENT ANARCHISTE INTERNATIONAL, les sbires au service de Franco n'ont pas encore abandonné la partie ! La presse, il est vrai, informée par nos soins a cessé, dans son ensemble, de se faire l'écho des calomnies issues des officines judiciaires. Certains journaux, parmi lesquels « Franc-Tireur » et la « Vérité », à la suite de notre conférence de Presse où plus de vingt quotidiens et hebdomadiers étaient représentés, ont informé leurs lecteurs de la vérité sur cette lamentable affaire. Mais il n'en reste pas moins que DES INNOCENTS, même aux termes de la loi bourgeoise, parmi lesquels Peirats et Pasqual du Comité National de la C.N.T. en exil, sont toujours incarcérés à Lyon. Trente hommes, parmi lesquels deux Français, poursuivis pour « délit d'hostilité », sont encore dans les geôles de la IV^e République, livrés aux brutalités des représentants de l'autorité ! Ces hommes, qui sont, en France, parmi LES PREMIERES VICTIMES DU TROISIÈME CONFLIT INTERNATIONAL de notre époque, doivent être arrachés des mains de la justice bourgeoise, complices des sinistres forces de guerre !

Car il s'est bienagi du premier acte d'une tragédie destinée à ensanglanter l'Univers. C'est dans le cadre de la préparation de la guerre qu'il importait de donner des gages d'amitié au Tyrann de l'Espagne, que les stratégies du Pentagone ont incorporé dans leur Etat-Major. C'est pour briser le FRONT INTERIEUR qui harcèle les bravaches du Caudillo, que l'on a voulu décapiter les organisations qui renforcent, soutiennent et ravitaillent la RESISTANCE ESPAGNOLE. Il importait à ces Messieurs de prouver leur bonne volonté à Franco. Il leur fallait aussi satisfaire aux désirs de Truman...

CAR DERRIERE MADRID, IL Y A WASHINGTON ! Derrière la dictature, une pseudo-démocratie qui s'oriente vers l'Etatisme totalitaire ! Et c'est en fonction de ce fait, c'est parce qu'il est manifeste que l'« Affaire de Lyon » se situe sur le plan de la politique internationale, qu'il nous incombe de donner à notre combat contre la répression, un sens international :

Notre position TROISIÈME FRONT, nous permettra, une fois de plus, de dénoncer sans hésitation la politique du guerre et de régression sociale que pratiquent les U.S.A. et leurs satellites.

Notre position TROISIÈME FRONT, démontrera une fois de plus qu'elle est, en l'occurrence, la seule position susceptible de contrer les mensonges démagogiques des tenants du « moindre-mal » occidental.

Notre position TROISIÈME FRONT, entraînera ainsi au secours des victimes de la répression, tous les hommes, toutes les organisations qui n'ont pas définitivement lié partie avec les impérialistes.

Notre position TROISIÈME FRONT, par laquelle l'INTERNATIONALE ANARCHISTE se situe à l'avant-garde de la lutte pour la Liberté, aura de lasorte joué son rôle de FERMENT DE LA RÉSISTANCE.

Mais notre tâche ne s'arrêtera pas seulement à l'obtention de la libération des incarcérés de Lyon ! Il nous incombera de divulguer tous les détails sur les procédures infâmes utilisées contre ces camarades. Il faut que toute la lumière soit faite sur cette machination ! Les coupables véritables et leurs complices de la presse et des « milieux officieux » doivent, au grand jour, recevoir la leçon qu'ils méritent !

La Fédération Anarchiste de France saura s'y employer...

**La situation
internationale** **Comment ils préparent leur guerre**

LA NOTE soviétique à l'adresse de la Grande-Bretagne met toute la diplomatie occidentale sur les dents. Staline essaie de profiter des divergences entre les gouvernements anglais, américains et français, divergences qui s'expliquent beaucoup plus par le pourcentage de danger d'absorption encouru que par des variétés de vue d'esprit. Malgré le voyage d'Eisenhower et les huit jours de sondage à travers l'Europe « libre », il est clair que les soixante divisions occidentales n'empêcheront pas la marée soviétique de déferler jusqu'à la Manche, l'Océan Atlantique et les Pyrénées, malgré la menace atomique sur les centres industriels soviétiques et les possibilités de bombardements stratégiques à partir des bases turques, perses, nord-africaines, britanniques et groenlandaises.

En juristes retors, les diplomates soviétiques qui ont reçu l'ordre de paix entre la France et l'U.R.S.S., entre la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S., entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. Ces traités, lettre de traités comme ceux de Yalta nés d'une situation qui n'existe plus,

ne sont plus que des chiffons de papier que la diplomatie soviétique veut discuter mot à mot beaucoup plus pour garder le contact et éviter une folie pour laquelle l'U.R.S.S. n'est pas prête, que pour asseoir une paix durable de compromis.

Ces traités évoqués permettent d'autre part à la diplomatie soviétique de soutenir un point de vue statique qui contraste avec la dynamique du matérialisme dialectique, stalinien, point de vue d'une rare valeur, d'une rare efficacité à la fois pour les réflexes du peuple soviétique et pour l'opinion des autres peuples de la Terre.

Les Pentagonards sont évidemment embarrassés devant telles roublardises car ces roublardises ne visent pas à les convaincre qu'elles n'en sont pas. Celles-ci visent à jouer sur l'hostilité des peuples qui ne peuvent succéder Staline d'être agressif lorsqu'il tient les propos contenus dans les notes adresses à la France et à la Grande-Bretagne, pleines de générosité, de solidarité pour la Paix et pleines de violences verbales contre les profitiers de l'éventuelle troisième guerre, profitiers qui veulent vendre leurs bananes et leurs viandes un bon prix. Exploitation simpliste d'un sentiment qui tient de l'imagerie d'Epinal, montrant la guerre comme une « bonne opération » et mettant à l'arrière-plan les véritables raisons de la guerre : politique, stratégique, économique, démographique...

POLITIQUE : rivalité mécanique des Etats leaders.
(Suite page 2, col. 5.)

FAIRE FRONT !



LA POSITION « 3^e FRONT », depuis qu'elle a été énoncée pour la première fois dans « Le Libertaire », s'est précisée dans les esprits. Il est devenu manifeste, en effet, qu'il ne pouvait s'agir là d'une simple négociation sentimentale des objectifs que se proposent d'atteindre les dirigeants des deux blocs antagonistes, ni d'une formule creuse destinée à faire illusion sur le désarroi d'hommes placés dans une conjoncture historique tragique, pas plus que d'un slogan servant à regrouper diverses organisations hétéroclites, aux buts divergents. Si elle n'avait été que cela, il est certain que la position 3^e FRONT n'aurait pu entraîner l'adhésion de la Fédération Anarchiste en son ensemble, non plus que celle d'hommes d'horizons sociaux divers, émancipés, de par leur expérience militante, de l'emprise des mensonges des propagandes démagogiques.

La position 3^e FRONT s'est, bien au contraire, révélée être l'expression actuelle d'une idéologie révolutionnaire, la concrétisation d'une volonté lucide d'émancipation sociale; sur tous les plans, elle permet à ses défenseurs d'agir de la manière la plus féconde, la plus efficace.

A la menace de guerre qui se précise, la position 3^e FRONT oppose une conception de l'agitation sociale à outrance, dans le sens de l'amélioration des conditions de vie des travailleurs. Elle est le support de revendications qui peuvent paralyser la préparation du conflit, car elle repose sur la connaissance détaillée de la structure du régime capitaliste et étatique actuelle.

Au choix entre les deux blocs, la position 3^e FRONT substitue l'affirmation d'une résistance active à l'oppression sous des formes adaptées aux circonstances. Ne confondant pas arbitrairement les deux impérialismes, la position 3^e FRONT rend possible la lutte de ceux qui se refusent à se soumettre à un adversaire pour vaincre un autre.

A un agglomérat d'organisations discutables, la position 3^e FRONT préfère le regroupement de tous les hommes qui n'ont pas abdiqué, dans une structure solide et souple : celle que s'est donnée la Fédération Anarchiste de France au sein de l'Internationale Anarchiste.

Mais la valeur essentielle de la position 3^e FRONT consiste en ce qu'elle cristallise un état d'esprit diffus dans les masses populaires. Le peuple, bien qu'à peine conscient parfois de ses aspirations profondes, saura reconnaître en la position 3^e FRONT son propre choix, sa propre volonté, et cela, nos militants, nos propagandistes, nos sympathisants et aussi nos adversaires l'ont senti.

Ainsi, il convient de mettre tout en œuvre afin de donner la conscience, aux PARTISANS DU 3^e FRONT qui s'ignorent encore, de la nécessité de l'action. Qu'ils sachent aussi que toute lutte se prépare et qu'il leur incombe, avec nous, de se pencher sur les conditions objectives du COMBAT 3^e FRONT.

JEUDI 8 MARS 1951
20 h. 30 précises

GRANDE FÊTE DU PRINTEMPS

au profit des œuvres de solidarité

GALA FOLKLORIQUE FRANÇAIS ET ESPAGNOL

• Troupes folkloriques de Paris, 10 exécutants et du Berry, 25 exécutants

• ANTONIO MONTILLA présentera dans un cadre GITAN

Avec Dora CAMBORIO - Antoine RAMOS - Luz VIOLETTA - Eléna FLORES - Eusebio DIAZ (guitariste)

des Danses et des Chansons de l'Espagne

Le groupe artistique SPARTACUS dans "La Foire du Trône"

EXCLUSIVITÉ "NOUVELLE-ORLÉANS" :

Mickey LARCHEY et son Orchestre du Kentucky-Club, finaliste du tournoi 1950

UNE GRANDE SURPRISE!... ET LA RONDE FINALE

Cartes à l'entrée et 145, quai de Valmy, Paris X^e.

REDACTION-ADMINISTRATION
Etienne Guillemau, 145, Quai de Valmy
Paris-10^e
FRANCE-COLONIES
1 AN: 750 FR. — 6 MOIS: 375 FR.
AUTRES PAYS
1 AN: 1.000 FR. — 6 MOIS: 500 FR.
Pour changement d'adresse joindre
25 francs et la dernière bande

Enfance... Jeunesse...

ESPOIR ET DRAME DE LA JEUNESSE

TRAITER de la jeunesse, essayer de la définir en considérant pour un tel objet sa stabilité, serait du domaine de l'impossible. La jeunesse — si l'on applique ce terme à l'ensemble des jeunes, est essentiellement mouvance. Ce que nous voulons faire ici ne peut être qu'un essai d'étude sur l'esprit jeune à telle époque, essentiellement celle que nous vivons au lendemain des conflits qui ont marqué la moitié de ce siècle.

La jeunesse, la vie de ces 18 millions d'individus, mais surtout ce qui lui manque pour qu'il ne soit rien retiré à ce mot, ce à quoi elle aspire ; voilà notre sujet !

Le grand mal de notre époque contemporaine s'il est des plus contagieux n'est pas un cancer incurable. Je veux parler du désespoir. Tourmentés jusque dans le plus profond de leur être, les jeunes, délaissés ou contraints au contraire, au silence, se désespèrent. C'est d'un tel caractère psychologique des masses que nous devons parler, car c'est là qu'il faut combattre, entendre Albert Camus : « Lé où il y a le désespoir, là est l'espoir ». A nous, encore conscients, sans doute parce qu'ils sont jusqu'à ce jour, de combattre ce trouble qui fait de nos camarades des êtres figés dans une espèce de torpeur regardant l'avenir avec angoisse. Cet avenir c'est avec confiance qu'il faut l'envisager.

Quand nous parlons de jeunesse, il sera plus exact je crois, de dire les jeunesse. Il y a en effet des différences nombreuses entre les jeunes dues très souvent aux différents degrés de fortunes de leur milieu familial. Je veux dire ici qu'il existe, hélas une jeunesse parasite. Je passerai sans m'entendre, la société à toujours été envahie par de semblables sujets, mais toutefois il est bon de souligner le mal que font ces jeunes fortunés attendant sans ne rien faire d'autre que de vivre le jour dans un lit, la nuit dans « une cave », une matinée bien assise, les vingt-cinq ans qui leur permettent de seconder le père dans ses affaires. Il est vrai que ces jeunes, jouets des modes, ne sont pas toujours responsables. Vivre dans un milieu aveugle, c'est devenir aveugle soi-même, le responsable c'est le père, l'adulte.

Non c'est d'une autre jeunesse qu'il nous faut parler. La jeunesse laborieuse, celle qui connaît la vie de l'usine, des bibliothèques, qui voudrait connaître le bon côté du stade, des spectacles.

Tous ces jeunes-là vivent mal, c'est le crime de notre époque. Les adultes ont étouffé dans le cœur même de ces adolescents un dynamisme débordant, celui de 1944, pour le remplacer par cette lourde vague de dérives, celle-là même dont se sont tous sociétés esclavagistes qui ne reconnaissent que l'utilité de nos bras... « Volets d'adultes ». Mais cette responsabilité qui incombe aux adultes et qui ont misé à l'écart, empêtrant-nous-en, construisons notre monde, rejetons celui que l'on voudrait nous imposer, et pour ce, détruisons-le, c'est lui la source du désespoir.

Qu'il s'agisse de loi, de coutume, l'adulte a toujours su, dans les quelques années de notre enfance, entretenir cette notion d'espérance qui doit être toute la trame de la vie. Les jeunes de vingt ans n'ont, pour la plupart, aucune idée sociale. Les jeunes inconscients peuvent-être, puisque accoutumés à quelque vieux slogan du christianisme qui nous confie l'espérance de miséricorde : « D'autres sont plus malheureux... ». Autrement dit, vivre sans s'efforcer d'être heureux ! Nos conditions de vie — je ne parle pas de ceux qui ont la joie de vivre dans des familles compréhensives, parce qu'ils sont si peu nombreux — sont déplorables. Les étudiants sont mal logés, au sixième étage, pièce froide, sans eau, mal nourris et c'est ainsi qu'il leur faut travailler, les yeux malades sur quelque livre d'anatomie durant des nuits entières. Le tout, car le jour il leur faut connaître les difficultés du travail manuel ou de bureau, le système de bourse n'étant institué que pour favoriser les étudiants des colonies (on point pour la politique de Lapiere). Et l'ouvrier, le jeune camarade qui rentre de l'usine fatigué, qui doit entendre ses jeunes frères et sœurs jouer dans la pièce unique, alors qu'il s'aimerait se reposer, lire, il lui faut endurer ces moments insupportables, s'il ne court pas toutefois à un autre travail, mécanicien par exemple.

De quel dynamisme pouvons-nous parler au cœur de ces jeunes vieillissant l'âge, soucieux, pressés d'en finir et qui pâlissent, résignés ? La société adulte nous a réduits ainsi, mais si bas serons-nous, le bourgeois ne saura éteindre entièrement la petite flamme qui brûle dans tous les esprits, attisée par un doux souffle de vengeance. Je veux dire que chaque jeune a, en quelque sorte en sous-jacence, un dynamisme qui ne demande qu'à vibrer, à rompre la contrainte adulte. L'adulte c'est le politicien, c'est le bourgeois, c'est aussi la société esclavagiste ; mais c'est surtout le temps. Sorti de l'usine, ou de la famille, le jeune n'a pas le temps pour un repos nécessaire pour que quelque délassement personnel ; il est visé jusqu'à ses loisirs.

Il nous est donc nécessaire de retrouver l'espérance. Comment ? C'est ici le seul problème de la jeunesse ; sa solution dépend la vie.

Les jeunes ignorent tout de la question sociale. C'est pourtant en la connaissant qu'ils peuvent la combattre, la transformer. Nous acceptons trop facilement, et ainsi nous sommes les

sujets des injustices sociales puisque nous ne savons pas réagir. Nous vivons dans des conditions déplorables. Mais faisons-nous quelque chose pour l'amélioration de ces conditions ? Avons-nous peur de la société, avons-nous tellement perdu conscience de notre jeunesse, c'est à nous ici de les aider — car ils ne sont pas toujours responsables — à comprendre la nécessité d'une vie axée sur d'autres buts.

Voilà, il est encore des jeunesse différentes ; il y a celle des cafés Dupont et consorts, qui vivent lâchement du travail de leurs amies ; il y en a aussi qui travaillent nuit et jour, jusqu'à la tuberculose.

Les uns comme les autres sont des jeunes. Nous devons les aider, nous aider.

Ce sont des questions capitales : il faut renverser les tabous qui les ont faussées et qui risquent de ruiner l'espérance qui nous fait écrire ces lignes, nous militants de la F.A., nourris des idées libertaires. Il faut être libre, se libérer des contraintes de la société, pour atteindre le monde social que nous désirons ; essayons jeunes, comme le disait notre camarade Fontenot, de donner l'exemple.

La jeunesse c'est donner un sens à notre vie. C'est cultiver l'espérance, c'est combattre tout ce qui tend à nous l'enlever. Exterioriser ce dynamisme qui n'est pas mort malgré tous les efforts du monde adulte pour l'abattre.

Proposer nos idées, nous faire connaître c'est le désir de cette rubrique jeune. Pour ce combat, envoyez-nous camarades vos suggestions. Il est encore une jeunesse fervente ; que celle-ci aide celle qui sombre dans le désespoir. Nous sommes une force !

LA COMMISSION DES JEUNES

Pierre DROIT.

Ecrivez-nous, Commission jeune, Fédération Anarchiste, 145, quai de Valmy, Paris (10^e).

ACTION INTER-FAC

Paris Clermont

Les préliminaires terminés, le combat est engagé dans les meilleurs étudiants : étendez nos idées révolutionnaires et notre TROISIÈME FRONT dans toutes les universités, diffuser la doctrine libertaire de la Fédération anarchiste.

Il faut parler ici de l'extension pour l'avenir de nos moyens de propagande. En dehors de ces quelques lignes qui n'ont d'autre but que d'exposer la lutte « INTER-FAC », nous consacrerons des articles de fond au problème étudiant. Nous avons la certitude de voir circuler parmi les militaires de l'Inter-fac, un bulletin intérieur, où, chaque groupe aura exposé son point de vue sur les différentes questions qui nous intéressent. Enfin, d'ici peu, nous pourrons commencer des cycles de conférences que nous annoncerons par diffusion de tracts, au Quartier latin. La Réaction aurait aimé créer de nouvelles écoles de guerre au service de puissances étrangères, mais les jeunes étudiants s'affirmeront révolutionnaires !

Si, d'une part, la province continue de répondre à notre appel, l'inter-fac de Paris, d'autre part, vient de s'étendre à la rue D'Ulm : Normale Sup, doit reprendre la propagande stalinienne, nous devons nous efforcer de gagner tous ces anciens kaguenaux aux différents combats à mener dans les milieux intellectuels. Des résidents de la Cité Universitaire, dont certains étrangers, se rallient également à notre position.

Soulignons l'importance de la réunion, organisée par le cartel des étudiants, contre Pierré, le 6 mars, aux Sociétés savantes. Ayant empêché l'ignoble vieillard, frère jumeau de Pétain, de manifester pour Franco, et le fascisme, le 17 février dernier, nous lui interdirions à nouveau de salir nos caméras espagnoles.

Enfin, si jeudi dernier les communis-tes ont organisé une manifestation anti-colonialiste, sachons que l'Inter-fac était présent pour demander le retrait de Delattre et de ses troupes du Tonkin, ainsi que la cessation des multiples brigades dont les peuples africains sont l'objet.

Pierre HEIM.

Commission étudiante F.A..

ESPERANTO

Les jeunes esperantistes parisiens de S.A.T. (Paris SAT-Junior) organisent un débat en esperanto sur un épisode d'histoire : « L'affaire Bonnot », présenté par René Darras et Christian Lagant, le 2-3-51, 20, passage Ronce, à 20 h. 30.

Lutte au travail, aussi dans les loisirs. S'il est certain que ceux-ci sont limités au point de paraître inexistant, c'est à nous de les retrouver. Différents suivant l'éducation des jeunes (c'est ici une faute de base de nos sociétés modernes, tous les jeunes devraient avoir eu une éducation identique), ils sont un moyen de libération de l'individu que le travail rend, au contraire, enfermé sur lui-même. Des sports (j'entends la pratique, trop de jeunes ne connaissent que les bancs du stade de Colombes) au bal, il y a toute une gamme saine que nous devons exploiter si l'on considère qu'ils sont le plus grand moyen de culture pour l'individu. Théâtre, cinéma, musique (ici l'on connaît certains mouvements comme les Jeunesse musicales françaises, les ciné-clubs de s'en occuper), efforçons-nous de les faire connaître. Ne taisons pas que certains jeunes boivent, ou

Comment ils préparent leur guerre

(Suite de la première page)

STRATEGIQUE : courses aux bases et aux matières premières.

ECONOMIQUE : suprématie d'un peuple élu, esclave d'une technocratie en sacrifiant l'expansion des autres économies à ce but.

DEMOGRAPHIQUE : Possibilité d'asservir des populations, d'épuiser leurs forces pour mettre le monde en chantier, de telle sorte que plus aucun rival ne se lève.

LA RIVALITE EN ASIE

Quelques faits précis empruntés au sud-est asiatique illustrent ce point de vue consacrant la rivalité normale entre deux conceptions mondiales aussi inhérentes l'une à l'autre, mais ayant les moyens matériels de se livrer une lutte à mort.

L'Inde et l'Indonésie contrôlent les voies de dirigeant vers l'Europe, l'Océanie et l'Amérique. La grande puissance, les U.S.A. en l'occurrence, assez collégiale pour établir et défendre des bases aéronavales dans ces deux points stratégiques de première grandeur, serait maîtresse de deux grands Océans : l'Océan Indien et la partie sud de l'Océan Pacifique. Ce qui lui permettrait d'asphyxier économiquement le continent asiatique dont les communications intérieures presque inexistantes, le rendre tributaire du commerce mondial pour le ravitaillement.

Le continent australien ne serait pas loin, et ce serait le renouvellement de la puissance nipponne après Pearl Harbor fortifiée par la technique soviétique avec, pour objectif final, le littoral occidental de l'Amérique du Nord.

Dès lors on comprend les déclarations de Truman concernant l'amitié qui unit le peuple américain et le peuple chinois et les adulations de la diplomatie soviétique à l'égard de cette Chine de Mao Tsé Tung, qui peut prétendre devenir le leader de l'Asie malgré l'U.R.S.S.

On comprend ces déclarations emanant des deux grandes capitales rivales, lorsqu'on jette les yeux sur cette fourmilière humaine que représente la Chine, avec ses innombrables soldats, ardents au combat et endurants à la misère. La grande question pour Truman et pour Staline se serait de pouvoir encadrer quelques dizaines de millions de ces soldats avec un ouillage de guerre de première qualité...

3^e FRONT REVOLUTIONNAIRE

Les ministres des affaires étrangères gagnent du temps, mais ils savent que la conflagration est fatale, car les conférences préparatoires en vue de la paix alterneront avec les conférences d'Etat-Major, les répressions policières pour être sûr de l'« intérieur » et les présentations d'engins nouveaux, d'armes secrètes.

Les diplomates, les stratégies font « leur devoir », discuter les différends et les trancher à la force lorsque la négociation n'a plus d'efficacité.

Les travailleurs ont à faire le leur : construire la Paix non pas sur du papier ou avec de la salive, mais dans les faits révolutionnaires.

C'est là que la CONSTRUCTION DU TROISIÈME FRONT REVOLUTIONNAIRE s'avère urgente. Dans tous les pays, les travailleurs sont anxieux, ils laissent faire, fatigués, anges, désespérés.

Dans cette anxiété, dans cette fatigue, dans cette amertume, dans ce désoeuvre, il y a une grande force : la force de travailleurs qui ne croient plus aux politiques, aux militaires à la « liberté » capitaliste, au « socialisme » stalinien. C'est un bon signe. C'est le signe que les choses pourraient se passer tout autrement que les grands leaders de l'Histoire le supposent, c'est le signe que les choses se passent déjà différemment. Les travailleurs des Etats-Unis, d'Angleterre, de France, d'Union Soviétique, de Chine fraternisent sur le dos de Truman, de Staline et de Mao Tsé Tung et LE TROISIÈME FRONT REVOLUTIONNAIRE prendra alors son caractère antimilitariste et libertaire en face de deux blocs construits sur une accumulation de chars, de bombardiers et de portavions, c'est-à-dire sur une haine hysterique et guerrière dont les travailleurs du monde se guérissent journalièrement en ayant sous les yeux ce qui se passe en Corée.

Jacques THIERRY.

EXTRADITION

(Suite de la première page) donné satisfaction à son collègue du pacte atlantique.

Il dépend donc de nous tous, de forcer l'Etat à ne pas commettre cette iniquité, à reculer devant l'injustice qui y aurait à livrer un homme à son pire ennemi, dictateur d'un pays totalitaire !

En faisant appel autour de nous, sur le plan local aussi bien que sur le plan professionnel à toutes les organisations, à tous les individus encore sensibles à l'injustice !

Une vaste campagne d'agitation, avec meetings, conférences, tracts et affiches doit nous permettre d'informer l'opinion publique, et de l'émoi au sujet de tous les coups qui frappent les émigrés espagnols.

Si nous le voulons, Massana ne sera pas livré au bourreau !

CYCLE DE MEETINGS

Bandits ou anarchistes?

La vérité sur l'affaire de Lyon

par G. FONTAINE

Secrétaire général de la F.A.

AULNAY-SOUS-BOIS

JEUDI 1^{er} MARS 1951

à 20 h. 30

Salle du 11 Novembre

Avenue du 11-Novembre

LYON-CENTRE

VENDREDI 2 MARS, A 20 H.

Salle E. Dolet, rue Biachat (derrière les voûtes de Perrache)

*

ST-GERMAIN-EN-LAYE

MARDI 6 MARS 1951

à 20 h. 30

Salle des Arts

*

PARIS-XVII^e - M. Bakounine

MERCREDI 7 MARS

à 20 h. 30

Salle Tretaine (Salle S.F.I.O.)

7, rue de Tretaine

Métro : Joffrin

SAINT-DENIS

VENDREDI 9 MARS 1951

à 20 h. 30

Café de la Marine, 2, rue du Port

en face la gare

*

PARIS-XIX^e - BERNERI

MARDI 13 MARS

à 20 h. 30

Salle des Prévolets

279, rue des Pyrénées

Métro : Gambetta

NICE

JEUDI 1^{er} MARS 1951

CULTURE ET RÉVOLUTION

LES LEÇONS DU COMMUNISME CHINOIS

II. - Les facteurs modernes

Nous avons vu, à la lumière des textes officiels, concernant en particulier les rapports du parti communiste chinois (P.C.C.) et de ses syndicats « dirigés » avec la classe ouvrière, que le P.C.C. n'est qu'une nouvelle version du parti bureaucratique, du parti de la classe exploitante des bureaucraties qui tend dans le monde entier à se substituer aux anciens exploitants capitalistes ou propriétaires fonciers.

Il convient donc d'analyser plus en détail la manière dont le P.C.C. est formé comme parti de la bureaucratie. Cette analyse est impossible si l'on n'envisage pas, d'où l'origine, les rapports nombreux de la bureaucratie stalinienne en Russie avec la Chine.

Le parti bureaucratique.

C'est en 1934 que commencent en Russie les grandes « purges », qui marquent la consolidation définitive de la dictature de Staline et l'élimination physique de milliers de Bolcheviks opposants, dont la presque totalité des hommes qui avaient combattu dans les rangs bolcheviks en 1905 et en octobre 1918, la « Vieille Garde ». Ce triomphe stalinien marque la fin d'un long combat entre les représentants de la classe bureaucratique russe, avec Staline à leur tête, et les représentants de la vieille idéologie bolchevique. On sait que c'est sur la base d'une puissance grandissante sur l'appareil d'Etat et les rouages administratifs du Parti, sur le G.P.U., et par des méthodes de provocation, d'intimidation, de falsification, de terreur policière, que Staline parvint à ce but. Tandis que les vieux Bolcheviks faisaient des thèses, des discours, conspiraient sans parvenir à s'entendre entre eux, Staline nouait les fils du pouvoir avec un souverain mépris des idées et des hommes, adaptant ses déclarations au mensonge le plus profitable au moment donné.

Il est toujours facile de déclarer après coup que ce qui est arrivé était inévitable. Cependant, c'est bien ce qu'il apparaît lorsqu'on analyse l'ascension stalinienne. Le vieux Bolchevisme de Lénine, qu'il serait faux de confondre avec le parti d'Etat que forgera Staline, portait en lui le principe de sa chute. Il n'était pas un parti des masses, dans lequel les travailleurs pouvaient agir librement ; il était un parti strictement hiérarchisé, placé au-dessus des masses, et qui croyait que toute la Révolution s'appuyait sur les cervaeux de son comité central. Par suite, sa première tâche n'était pas d'apprendre aux masses à s'administrer immédiatement, librement, mais d'administrer les masses. Dans ce cas, ce manque de confiance dans les capacités populaires d'autogestion ne pouvait aboutir qu'à aider au développement d'une bureaucratie économique et administrative, qui croyait pouvoir contrôler la masse au nom des idées révolutionnaires.

En somme, le vieux Bolchevisme attendait des masses une volonté révolutionnaire disciplinée, de la bureaucratie une besogne sinistre d'administration révolutionnaire. Mais, en partie par sa faute (1), les masses privées de la gestion réelle de la société finirent par reculer devant la bureaucratie qui consolidait tout doucement son pouvoir économique et administratif. L'équilibre transitoire masses-bureaucratie qui formait le piédestal du vieux Bolchevisme révolutionnaire s'effondra au profit de la Bureaucratie. Et, comme la Bureaucratie n'avait d'autre but qu'exploter, elle liquida les vieux Bolcheviks qui parlaient toujours de Révolution mondiale en les accusant d'aventurisme. Elle, elle était nantie.

Ce long prologue était nécessaire pour comprendre l'action stalinienne en Chine, comme d'ailleurs dans le monde entier. Devant les difficultés russes, les vieux Bolcheviks disaient généralement : nous sommes une nation arrêtée, il faut étendre la Révolution. En cela, ils étaient fidèles à Lénine, pour qui le Socialisme ne pouvait être qu'international. Mais les bureaucrates pensaient autrement : pourquoi faire étendre la Révolution ? concrète des traités économiques, oui, afin d'assainir l'économie bureaucratique. La Révolution mondiale n'est qu'une aventure avec laquelle nous n'avons rien à faire. Ce qui compte, c'est de maintenir notre domination sur l'économie russe, notre exploitation. C'est pourquoi Staline défendit au 14^e congrès du Parti Bolchevik (décembre 1925) la thèse nouvelle, acharnée, du « Socialisme sans frontières », « Socialisme de l'économie ». Tout accroissement de leur puissance productive sera alors une victoire du Socialisme : les statistiques industrielles deviennent une partie de la propagande totalitaire. Cette identification de l'industrie établie avec le socialisme est la prémisse sur laquelle Staline bâtit sa théorie originale et lourde de conséquences du Socialisme dans un seul pays, la première élaboration conséquente du Socialisme National de l'Etat totalitaire et du monopole de son Parti unique.

Nos prix marqués entre parenthèses indiquent port compris

CE QU'EST L'ANARCHISME

L.V.G. : Vers un monde libertaire : 15 fr. (25 fr.). — P.-J. PROUDHON : Du principe fédératif, 200 fr. (230 fr.).

ETUDES

VOLINE : La Révolution Inconnue, 450 francs (320 fr.). — M. BAKOUNINE : Révolution Sociale et la Découverte Militaire, 210 fr. (240 fr.). — P. GILLE : La Grande Métamorphose, 150 fr. (180 fr.). — S. FAURE : Mon Communisme, 200 fr. (230 fr.). — L. LEVY : L'Indispensable Révolution, 150 fr. (180 fr.). — G. BRITEL : Pétrol ou distribuer, 70 fr. (65 fr.).

CRITIQUES SOCIALES

RHILLON : La Ligue du Progrès et l'Interprétation Marxiste, 5 fr. (10 fr.). — E. RECLUS : La Peine de Mort, 5 fr. (10 fr.). — J. DUBOIN : L'Economie Distributive, 100 fr. (115 fr.). — E. BERTH : Guerre des États et Guerre des Classes, 200 fr. (220 fr.). — Du Capital aux Réflexions sur la Violence, 150 fr. (180 fr.). — PRADAS : La Crisis del Socialismo (en espagnol), 50 fr. (65 fr.). — La Révolution y el estado (en espagnol), 100 fr. (130 fr.). — J. BURNHAM : L'Etat des Organisateurs, 300 fr. (330 fr.). — ERNESTAN : Tu es Anarchiste (25 fr.). — ERNESTAN : La Contre-Révolution, 20 fr. (30 fr.). — J. LEVAL : Anarchisme et Anarchisisme, 20 fr. (25 fr.). — E. RECLUS : L'Anarchisme, 20 fr. (25 fr.). Ainsi, le prix du Paysan, 10 fr. (20 fr.). L. MICHEL : Prise de Possession, 30 fr. (40 fr.). — MALATESTA : Entre Paysans, 15 fr. (25 fr.). — ERNESTAN : Tu es Anarchiste (25 fr.). — ERNESTAN : La Contre-Révolution, 20 fr. (30 fr.). — J. LEVAL : An-

"LA REVOLUTION SANS ETAT":

Délinquance

d'alliance, en dépit de tout, avec la Bourgeoisie chinoise, empêcha les fameux ministres de dire pourquoi ils s'en allaient. Il ne fallait pas qu'on puisse penser que l'idylle entre les Russes et le Kuo Min Tang n'était qu'une chimère, car Moscou prétendait le contraire. Aussi l'un des ministres « était malade », et l'autre « souhaitait s'en aller ».

Jusqu'ici, la duplicité stalinienne n'est qu'une comédie. Bientôt, comme nous le verrons, ce sera une tragédie, et Staline sacrifiera le sang des Communistes chinois.

(suivre)

René MICHEL

(1) Il y a bien d'autres facteurs, mais nous ne pouvons ici qu'esquisser.

(2) Ruth Fischer, « Stalin and German Communism », Harvard, 1948.

(3) Pour ce qui suit, voir Ruth Fischer, op. cité.

(4) Cité par Trotsky dans « Problèmes de la révolution chinoise ». Dans Ruth Fischer, op. cité.

(5) Cité par Trotsky dans « Problèmes de la révolution chinoise ». Dans Ruth Fischer, op. cité.

(6) Voir les numéros précédents.

Lorsque éclata la révolution espagnole, il y avait, à Barcelone, de nombreux souteneurs que l'Etat et le capitalisme toléraient. Mais la société libertaire naissante n'en voulut pas. Et tous ceux qui tombèrent aux mains de nos camarades furent impitoyablement éliminés du nombre des vivants. Ce seul fait prouve que les anarchistes ne sont pas disposés à laisser la liberté d'action à ceux qui ne voudraient ou ne pourraient pas s'adapter à une vie normale.

Tucker, qui son individualisme devait pousser aux conclusions les plus outrancières contre la contrainte et les atteintes à la liberté individuelle, préconisait, précisément pour défendre la liberté des individus ne nuisant à personne contre celle du malfaiteur, l'emploi des tribunaux, de la prison, et même, en cas d'assassinat, de la peine de mort.

Sans aller aussi loin, il est certain qu'après la révolution, les auteurs de sévices ou d'attaques contre des enfants, des femmes ou des hommes, ceux qui

peuvent ne pas vouloir s'adapter à la règle commune du travail, pillaient les magasins de distribution, voleraient des voitures, cambriolaient des appartements ou attaquaient des passants, les saboteurs systématiques veraient se dresser contre eux l'action défensive de la société.

Cette action défensive pourrait exiger l'organisation d'un appui de défense, charge de recherches et d'arrestation, le volonté professionnelle, la solidarité ou le dévrage de l'individu de l'émancipation humaine de la partie hors d'état de faire. Les faits et la vie indiquent que l'effort à suivre. Mais, comme Tucker, qui repoussait énergiquement l'Etat, prévoyait et recommandait cette action défensive de la société, et le jugement de l'individu dangereux par des juries qui rappelaient beaucoup les jurys populaires existant dans bien des pays, nous croyons que l'existence de cet appareil de défense n'implique pas celle de l'Etat, ni ne justifie en aucune façon, la survie de cette institution,

un milliard de fois plus dangereuse que tous les délinquants contre lesquels il nous faudrait lutter.

Et dans ce cas, en quoi les réformateurs se différencieraient-ils des prisonniers les plus perfectionnés ? Le dialecticien pourrait inventer des différenciations subtiles. Celui qui serait enfermé n'en trouverait pas. Mais je ne m'apitoierais pas sur le sort du pauvre malheureux qui prétendrait m'exploiter.

Depuis les travaux de l'école criminale italienne, la tendance du droit pénal et des théoriciens du droit pénal n'est plus de « punir » l'individu au-delà de ses semblables, mais, avant tout, de « l'empêcher de continuer à nuire à ses semblables », de préserver les hommes, les femmes et les enfants qui constituent la société humaine normale contre les sévices que pourraient lui faire subir ceux qui sont peut-être des anomalies, mais qui, en tant que tels, doivent être mis dans l'impossibilité d'exercer leur anomalie.

Que ce soit pour le guérir, que ce soit pour préserver ses concitoyens, il est certain que les libertaires ne permettraient pas à l'individu qui se livrerait à des actes antisociaux de continuer à le faire. Quelle que soit leur répugnance aux formes traditionnelles de la justice bourgeoise, ils réagiraient et se défendraient, et, dans la mesure où ils seraient responsables de l'orientation générale de la société, ils défendraient cette dernière contre les actes antisociaux.

Gaston LEVAL.

FIN

(Voir les numéros précédents.)

LECTEURS DU « LIB » :

Le « Libertaire » est en vente dans tous les kiosques. MAIS achetez-le toujours CHEZ LE MEME DEPOSITAIRE.

LES LIVRES

Visages de l'amour

Nous cédons pas à la tentation de vouloir définir cette réalité aux visages multiples qui a pour nom amour. Ce serait nous exposer aux méfaits de la pédanterie et courir le danger de fausser la signification réelle des ouvrages dont nous avons à rendre compte aujourd'hui.

Aussi bien, le domaine qu'il nous eût fallu explorer aurait été trop vaste : Entre l'« Amour primitif » dépeint par Tenesse Williams dans « Un tramway nommé désir » et l'Amour, acte politique qui définit en passant Georges Orwell dans « 1984 », ouvrage dont nous vous entretiendrons prochainement, se situe, en effet, tout un univers.

Mouqueline de Gilles Nancy, nous entraîne par exemple, avec une extraordinaire richesse poétique qui évoque la magie mystique du « Cantique des Cantiques », d'un amour qui se confond avec la soif ardente de la pureté. Le jeune chevalier Komor, au cœur des Terres Froides, marche vers la cité mystérieuse, Mouqueline, dont le cœur net, dans les péripéties de l'artificiel, bien au contraire. Le visage qu'il esquisse est celui, tout simple, de l'amour intelligent.

Que le lecteur n'aille pas accorder à cette brève classification une autre valeur que descriptive : Nous savons tous, et les différents auteurs qui se sont penchés sur la question l'ont compris, que l'amour est une réalité essentielle, dont les visages divers, ne peuvent être, malgré tout, que des masques.

PSYCHO.

Mouqueline, de Gilles Nancy, 290 fr. (france 345 fr.).

L'Amour, de Jean Carrol, 330 fr. (france 345 fr.).

Le feu qui prend, de Jean Carrol, 330 fr. (france 345 fr.).

Le cœur net de Chris Marker, 240 fr. (france 295 fr.).

L'homme et sa liberté : 3 actes du même auteur, 150 fr. (france 195 fr.).

Réflexions sur la mort d'André GIDE

(Suite de la première page)

satisfait d'une sagesse toute humaine et en précisait l'affirmation avec plus de force et de netteté qu'il n'avait fait jusqu'alors : « Je saurai dire ainsi soit-il à quoi que ce soit que m'adviennent, fut-ce à ne plus être à disparaître, après avoir été » (3).

Il est mort, athée, sans équivoque : nulle église n'inspira sa gloire. Ni la calvinisme qu'il avait lui, ni la catholique ou, malgré Claudel, il refusa d'entrer. Et, plus heureux que cet autre mécréant, Paul Valéry, il échappa à l'hommage officiel, militaire et clairvoyant, de la Nation : l'anticommunisme de ce bourgeois fut assez marqué pour dérouter les bien-pensants, églises, on castes, pourtant si habiles à se saisir des « morts tout neufs », dès lors qu'ils ont un nom. Sans doute Gide reçut-il le Prix Nobel ; mais ce prix international a tout de même un autre sens et une autre portée que des funérailles nationales ou une entrée à l'Académie Française.

Il est vrai, si l'on n'y prend garde, que l'œuvre de Jean Anouilh a certes fait des ravages, mais il serait difficile, en l'occurrence, de reprocher à Jean Carrol de s'être contenté, dans Le Feu qui prena, de démarquer les thèmes essentiels de cet auteur.

La rencontre, fortuite, inattendue, absurde, de deux êtres qui vont immédiatement être subjugués par leur espoir teinté d'absolu, de bonheur est, au reste, fréquemment évoquée dans la littérature moderne. Mais le drame poétique du devenir de l'amour est, dans Le Feu qui prena, rendu avec une vigueur originale : la peur de la chute, de l'abandon, qui est inhérente à l'amour s'empare des personnalités.

Chris Marker, enfin, s'est attaché, non pas seulement comme on pourrait le penser, à la narration des aventures d'une sorte de Malraux aviateur, mais aussi, moins nettement peut-être, à l'illustration de ce que l'on pourrait nommer l'amour intellectuel, ou mieux l'ambition des intellectuels, dépassé des contraintes sociales, certes, et transporté essentiellement sur le plan de la pensée, ce qui ne veut pas dire que Chris Marker s'engage dans Le

rigoriste, il lutta ouvertement contre les préjugés les plus tenaces : les préjugés sexuels. Il commença par l'épanchement lyrique ; il alla jusqu'à traiter. O pardonne beaucoup au poète, beaucoup moins au philosophe. Il bravé le sort de son ami Oscar Wilde : les Nourritures Terrestres, l'Innornialité, Corydon... Nous n'insisterons pas. Non que l'audeace de Gide nous embarrasse. Mais ce aspect de l'œuvre ne saurait guère se laisser escamoter.

Et puis, il n'en était encore qu'à défendre son bonheur. Ce disciple de Mallarmé trouvait longtemps dans l'art un refuge inexpugnable : « les seules bonnes raisons en art, ce sont des raisons d'excellence » (5). Souvent, il découvrit le malheur des autres, comme par hasard, au cours d'un voyage au Tchad et au Congo, qui débuta comme un voyage d'agrément : Quinze femmes et deux hommes attachés au cou par la même corde... à peine en état de se porter eux-mêmes » avancent « escortés de gardes armés de lances à cinq lanières » (6). Il découvrit le portage, le travail forcé, la tyrannie des grandes Compagnies concessionnaires, le vrai visage de la colonisation. Rentré en France, il n'a de cesse qu'il n'ait fait connaître la vérité. Ses adversaires, puissants, intrigants, manœuvrants, font tout ce qui est en leur pouvoir pour discréder son témoignage. Et, de fait, ne réussira guère qu'à prêcher les convertis : les abus sont indéniables, si l'on n'attache point les fondements du régime.

Gide se tourne vers le parti communiste : n'est-ce pas apparemment le moyen le plus efficace d'abattre le capitalisme ? Avec cette adhésion, il sacrifice ce à quoi personnellement il tient le plus : à son indépendance d'esprit. Il renonce sinon à écrire, du moins à publier. Il souffre du dogmatisme qui prétend canaliser sa pensée. Jusqu'au jour où le voyage qu'il fait en URSS lui révèle l'atroce duplicité du train dont va l'URSS. tout ce que nous blâmons le plus dans le régime capitaliste va se trouver bientôt restauré. Les différences de salaires vont en augmentant, les classes socia-

les se reformer, la bureaucratie triomphante » (7).

Gide, qui a dénoncé le capitalisme, dénonce le stalinisme. Lui reproche-t-on de s'en être tenu là ? Nous le pouvons, sans doute. Mais ne lui saurons-nous pas gré d'avoir été au moins jusqu'à là ?

Oubliera-t-on aussi les empoignades de Gide avec Barrès, et la lucide analyse qui l'amenne, dès 1921, à condamner le nationalisme à base raciste.

Barrès ne fait point tant appel à la raison, qu'à des principes : les principes sont là pour permettre à la raison de se reposer » (8) — ou l'expérience qu'il fit de la Cour d'assises et qui l'entraîna à protester contre une justice fondée sur les préjugés et l'ignorance volontairement entretenue de la psychologie du crime : « Renoncez, monsieur le Juge, cédéz la place au médecin » (9).

Gide, ainsi, souvent plaidé, au nom de la raison et de la sagesse humaines, contre les impostures morales et sociales. Il est bon que ce soit à l'origine, une exigence tout individuelle, d'art et de honneur qui l'ait engagé : nos thèses se fortifient de cette vérification. Aussi ne la devons-nous pas négliger, ni permettre que nul ne tente de l'obscurcir.

</

A Saint-Etienne

10.000 MINEURS démontrent leur solidarité à des travailleurs étrangers assassinés par l'ÉTAT-PATRON

A SAINT-ETIENNE, le 24 février, une immense manifestation, groupant près de 10.000 travailleurs s'est déroulée, à propos de l'enterrement des trois mineurs tués le 21 février à Lachana, à plus de 300 mètres de tout secours.

Cet hommage rendu aux victimes n'a pu être terni, ni par la présence injurieuse de Patinaud, député de la Loire, ni par celle du tristement célèbre Duguet, de la Fédération du sous-sol, car, malgré les discours pompeux, personne ne pourra oublier que les victimes étaient justement de celles de la réaction s'emploie à salir et le Gouvernement à brimer.

Si l'un des tués était Français, les deux autres Martinez et Ahmed Machou étaient, en effet, Espagnol et Marocain.

La mort, causée, une fois de plus, par l'absence de dispositions de sécurité, a frappé indistinctement des travailleurs aussi opprimés que tous les travailleurs, des hommes, plus calomniés que tous les autres.

Quels grotesques méfaits la réaction n'a-t-elle pas été chercher pour assister tous les travailleurs étrangers à la pérille de droit commun ?

Mais le résultat est n'a pas été obtenu : La population, dans son ensemble n'a pas répondu à cette tentative d'éveiller un courant de xénophobie, destiné aussi bien à fournir des bous-émissaires pour les crimes du Gouvernement, qu'à susciter une mentalité belliciste, et cela, malgré la honteuse campagne que mène dans la presse une phalange de pluflimis partisans lesquels se distinguent le BENAZI de « L'Aurore ».

Le 24 février, tous les puits de mine des alentours de Saint-Etienne ont fait grève. Tous les mineurs ont défilé devant le cercueil des victimes. Mais la colère qui se fait jour après cette nouvelle hécatombe ne doit pas être stérile, cet exemple d'unité dans le malheur doit susciter la volonté d'unité dans le combat.

Que tous les travailleurs méditent sur la leçon que leur enseigne la catastrophe de Saint-Etienne, et ils trouveront le chemin de l'action.

Charles DEVANCON.

EN PAYS MINIER

UNE MANŒUVRE DE F.O.

NOUS annonçons, dans notre dernier numéro, une réunion des bonzes F.O. qui devaient, bon gré, mal gré, prendre position en ce qui concerne les positions de répartition de crédit proposées par M. Louvel. Or que s'est-il passé ?

Selon les communiqués officiels : Le Conseil national des mineurs F.O. a terminé ses travaux. Après avoir pris acte des déclarations de M. Louvel selon lesquelles, pour des raisons essentiellement politiques, le problème des salaires devait être réglé en deux temps, les délégués ont jugé inacceptables les propositions du ministre concernant la répartition des 6 milliards accordés pour l'augmentation provisoire des salaires.

En effet, selon M. Louvel, 3.300 millions auraient été affectés aux 250.000 travailleurs, alors que les 20 à 25.000 agents de maîtrise, employés et cadres supérieurs auraient reçu 2.700 millions.

Le Conseil national, lui, demande que l'on pense aux bas salaires, et propose une répartition selon un pourcentage égal pour tous. Il réclame, d'autre part, la convocation urgente de la Commission nationale du statut.

Enfin, le bureau fédéral a été mandaté pour poursuivre les pourparlers en cours, étant entendu que, si ceux-ci n'aboutissent pas à bref délai, le bureau est habilité à prendre toutes mesures utiles. Et la résolution précise : « Parmi ces mesures, il faut entendre la grève totale à la date qui paraîtra la plus judicieuse. »

ÉCHOS DE LA PHOTOGRAPHIE

Le président du Conseil municipal a inauguré, samedi 24, la rue Firmin-Gillot, ex-rue de la Grotte, Paris-XV.

Les photographes connaissent bien la rue de la Grotte et Firmin-Gillot pour plusieurs raisons. La première par la qualité du mérite d'inventer la procédé qui permet de transformer une épreuve lithographique en cliché typographique. La seconde parce que dans la rue de la Grotte est le siège social de une des plus grandes photographies d'Europe. « Clichés-Union », issue, précisément, de la fusion Gillot-Roussel.

LERINS.

Ruckert, dont le grand patron est aujourd'hui M. Laurens, samedi 24, la rue Firmin-Gillot, ex-rue de la Grotte, Paris-XV.

Clichés-Union est aussi la photographie qui réunit ses ouvriers le plus mal du monde. A part quelques « artistes » bien payés pour certains travaux, dont le but principal (car il rapporte bien peu) est de maintenir la renommée de la maison, les autres, ceux de la « casse », les autres, dis-je, ont droit à un rebut de salaire. Je tempte, bien entendu, du fait que, grâce à une concurrence croissante, ce salaire est payé dans toutes les branches de la corporation au-dessus du tarif de base.

Célébre la mémoire de l'inventeur de la photographie et donne son nom à une rue, c'est certain, le génie photographique qui l'adresse à un travailleur. Mais je demande à M. Laurent, qui trône ce samedi au premier rang parmi les hautes personnalités officielles, s'il se souvient bien qu'il fut un modeste copiste et un militaire, qui fut nommé au rang, c'est parce qu'il avait des dents qui lui permettaient de mordre durablement les arrivistes comme lui, qui voulaient lui prendre sa place.

Monsieur Laurent, avez-vous pensé au passé, ce 24 février 1951, ou auriez-vous, comme disait un autre « héros », la mémoire courte ?

Simon ARTOIS.

CHEZ LES CHEMINOTS RETRAITÉS

En 1945, il y avait deux organisations de retraités cheminots : d'un côté, les petites échelles ; de l'autre, celles plus élevées. Nous fîmes la fusion (non sans « tirage ») de part et d'autre.

La nouvelle organisation prenait le nom de « Fédération Nationale des Retraités des Chemins de fer de France et d'outre-mer. »

Il y a 514 sections avec environ 80.000 membres, nous sommes passés à 700 avec 120.000 adhérents. Maintenant, plus de 200 sections avec 200.000 cotisants.

Notre Fédération est indépendante. Les avantages que nous avons obtenus l'ont été par notre Bureau fédéral, après de nombreux pourparlers avec les Pouvoirs publics, certes. Mais quelle action peuvent faire des retraités ?

Or, voilà qu'un des « manitous » de la C.G.T., en retraite depuis plusieurs années, s'est avéré qu'il fallait créer une section de cheminots retraités au sein de la C.G.T., pour les défendre (Cela-là même qui, un jour, a dit que les retraités n'avaient qu'à se défendre eux-mêmes. « Pas 5 minutes de grève et d'autre-met. »)

Et pour obtenir le résultat escompté, rien ne fut épargné. Pas même la malhonnêteté. Envoi de cartes, de timbres aux sections avant les nôtres ; création d'un nouveau journal. Bref, toute la gamme pour la scission. (Dans certaines permanences, de vieux camarades venus pour payer leur cotisation 51, ont vu déchirer leur carte qu'on a remplacé par une autre). Joli !

Un retraité militant.

CONFÉRENCE NATIONALE POUR L'UNITÉ

La conférence du 25 février, dont nous donnerons un compte rendu détaillé dans notre prochaine parution, a été, nous pouvons d'ores et déjà le dévoiler, un succès.

La Commission Syndicale.

La Gérante : P. LAVIN.

Impr. Générale du Croissant
10, 2^e du Croissant. Paris.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

LES TRAVAILLEURS PEUVENT S'OPPOSER A LA HAUSSE

La hausse reste la hausse, qu'elle soit payée par le consommateur ou le contribuable, et malgré les systèmes électoraux de représentation qui n'y peuvent mais. Les travailleurs ne craignent pas les fantômes politiques que les Plevens et les Paul Reynaud évoquent actuellement vers cette fin de législature. Qu'il y ait crise mardi par la faute du M.R.P. ou du parti communiste, partisans de la représentation proportionnelle qui a fait leur fortune politique, les travailleurs savent que les flottements dans les sommets gouvernementaux n'empêcheront pas la machine administrative de fonctionner et les bureaux, centres nerveux du Pouvoir, de continuer leur besogne d'immatriculation et d'encaissement social. Le rôdeage de toute sorte de mode de scrutin du meilleur, au moins mauvais, il est notoire que la représentation des travailleurs manuels et intellectuels est sans efficacité dans ce moulin à paroles que l'on appelle l'Assemblée nationale ou le Conseil de la République. La seule efficacité est réservée aux mandataires qui sont à l'abri du besoin mandatant toute une législation.

Les travailleurs de la mine qui peinent pour un salaire dérisoire, accepteront-ils ces tractations ? C'est aux travailleurs révolutionnaires de les convaincre de ne pas se laisser aller à une telle abdication...

LERINS.

La hausse généralisée poursuit son bonhomme de chemin et les travailleurs ne se font aucune illusion sur les possibilités des politiques pour transformer favorablement la situation. La querelle des subventions, d'une aide Marshall extraordinaire, d'un recours à l'emprunt pour juguler les prix, n'est pas close. La réforme électorale par l'usage d'un ou de deux tours, les élections générales, attendues par les uns, redoutées par les autres, ne peuvent avoir qu'un intérêt « politique » dans le sens peu reluisant du mot, mais aucune incidence économique favorable aux travailleurs.

de vue de l'Etat, mais dans leur nombre git un pouvoir que les maniaques de la domination se disputent avec des processus, quoique dans des circonstances où ils n'ont rien à craindre des travailleurs, ils n'hésitent pas à dire qu'ils n'ont à offrir que du sang, des larmes et des sacrifices. Ces dirigeants qui parlent sans cesse de justice en ont une curieuse notion. Prenons par exemple, le cas de douze milliards que le gouvernement a promis d'accorder aux mineurs comme révalorisation de salaire,

Le ministre de l'Industrie, Louvel, trouva tout naturel que les 46 % des crédits aillent aux 20.000 cadres, dit « employés supérieurs » et que les 250.000 mineurs se partagent le reste. Les employés dit « inférieurs » sont moins utiles, on moins de besoins et les baisses noires et délabrées leur sont suffisantes ! Etrange stimulant à la production au moment où on pose cette dernière comme condition essentielle pour lutter contre l'éternelle inflation ; cette inflation qui sacrifie les plus faibles tandis que les forts ont les moyens de s'en protéger en convertissant leur avoir en œuvres d'art, en pierres précieuses, en or, en argent.

Malgré les pleurnicheries sur l'inflation, l'instabilité monétaire sert l'Etat qui a ainsi toujours les moyens de faire payer le produit de ses compétences et de ses générosités aux trusts, en retirant du pouvoir d'achat aux travailleurs. Par la vie chère, les travailleurs donnent un surplus d'argent aux capitalistes et à l'Etat pour constituer ce que l'on appelle l'autofinancement, le fond d'investissement.

La guerre de Corée que l'on nous

représente comme la responsable du grand changement économique n'est, en fait, que le bou-émissaire d'une situation qui ne pouvait être différente parce qu'il est absurde de concevoir des institutions étatiques sans y voir, à côté, une économie de guerre qui veille à n'être pas trop en retard par rapport à d'autres économies de guerre.

LA FACTURE DE LA GUERRE

Si le fer, l'acier, le cuivre, l'étain, le caoutchouc, la laine, le coton, le charbon et le pétrole ont augmenté, c'est dans la normale de l'économie étatique et capitaliste mondiale. Une guerre terminée, il faut en préparer une autre parce que des raisons d'antagonismes éteintes, d'autres naissent, plus puissantes, plus impératives, puissantes d'une accumulation d'imperialismes morts, qu'elles font renaitre au service impérial de super-Etats !

Et lorsque les prix industriels augmentent, il faut que les prix agricoles suivent, un peu à l'écart et c'est pourquoi le blé, la viande, les matières grasses sont ou seront plus chères.

Les matières premières sont à l'avant, les produits agricoles suivent, puis les prix en hausse de toute une série de services ferment le bâton : transport, gaz, électricité, tarifs postaux. Et le cycle continue. Et les travailleurs, les consommateurs, les usagers sont frappés sans espoir de cessation, dans leurs salaires et dans leur pouvoir d'achat.

Creusons le problème, nous voyons l'éternelle responsable : la préparation à la guerre. On la prépare, on la fait, ser.

on en répare les dégâts, relève les ruines puis, nouvelle préparation, nouvelle tuerie, nouvelle reconstruction et ainsi de suite.

LES ETAPES DE L'ACTION

Cycle normal de la vie empoisonnée par tous les Etats et tous les capitalismes de la terre. Tripotailages politiques, scandales financiers, rapports de la Cour des Comptes, guerre coloniale, misère des travailleurs, exploitation de leur misère par des misérables, mensonges, duperies, propagande de guerre, xénophobie haineuse, incapacité regrettable des travailleurs à s'unir sur le dos de leurs oppresseurs de toutes nuances et de toute origine, c'est là le drame quotidien de la « sociale » sur tous les points du globe.

Il convient de réagir, mais il est impossible d'ignorer les difficultés d'une réaction efficace. Lorsqu'on aborde le problème social, ce qui est simple est difficile, c'est toute une éducation à refaire, c'est toute une tactique à « repenser ».

La hiérarchie existant dans l'usine, de l'ingénieur au manœuvre, en passant par le contremaître et l'ouvrier, qualifié représente la compartmentation qui empêche l'union entre les éléments de la production. Cette hiérarchie si écrasée qu'on la prétende, est encore solide. Elle doit sauter au profit d'un maximum vital unique.

Ce n'est pas possible, dira-t-on. Alors procérons par étapes :

1^o Lutte pour les salaires. Le rétablissement de la part destinée à l'armement est dans l'objectif révolutionnaire;

2^o Échelle mobile des salaires, l'échelle mobile des prix n'étant un secret pour personne ;

3^o Action gestionnaire avec, pour objectif, les industries clés, les industries extractives, les industries de base, origines de la grosse industrie lourde de guerre.

Que d'efforts, que de luttes pour atteindre l'objectif final : le bien-être matériel et moral, la paix, la liberté considérée non comme une abstraction, mais comme un stimulant à se dépasser.

ZINOPoulos.

LE COMBAT OUVRIER

SAINTE-QUENTIN (Aisne)

Lausanne Picardie est occupé par les grévistes, 1.700 ouvriers du textile exigent 20 % d'augmentation.

LONGWY (Meurthe-et-Mos.)

Afin de faire réintégrer un manœuvre congédié arbitrairement par leur patron, M. Abello, près de 100 manœuvres, apprentis, charpentiers, chaudiéristes, mécaniciens et menuisiers des chantiers navals de l'Estérel font grève.

CESSOIS (Gard)

Les mineurs de Cessois ont fait réintégrer 11 camarades sanctionnés d'une façon arbitraire. C'est en faisant baisser la production qu'ils ont eu gain de cause.

BORDEAUX

2.400 ouvriers des tramways débrayent. Ils réclament une augmentation des salaires et une prime d'attente de 500 francs par mois.

(Dans les entreprises, une campagne est menée pour redévelopper une prime de transport analogique à celle de la rénovation parisienne.)

SAINT-NAZAIRE

Pour 1.200 voix contre 156, les ouvriers des constructions navales des chantiers de la Loire et de Penhoët ont voté la grève afin d'obtenir la revanche de salaires.

Avec les travailleurs de la S.N.C.A.S.O. en grève, une semaine auparavant, cela fait 2.000 ouvriers qui se battent.

Le patron ayant fait des propositions, celles-ci sont jugées insuffisantes.

BOIS-COLOMBES

chez Hispano, devant le refus de la Direction, grève des polisseurs de l'atelier 31 qui demandent la parité de salaire.

Les polisseurs obtiennent finalement une augmentation horaire de 6 fr. 10 à 6 fr. 45.

Les polisseurs de magnésium de l'atelier 34 se mettent en grève pour l'obtention d'une prime d'immobilité de 10 francs de l'heure.

chez Savo-Jeanjean, grève pour l'augmentation horaire de 10 francs.

COURBEVOIE

chez Savo-Jeanjean, grève pour l'augmentation horaire de 10 francs.

chez G.B.G., entreprise de mécanique de précision, les ouvriers obtiennent une augmentation de 10 francs de l'heure.

PARIS (XII^e)

chez Panhard, l'atelier 83 a débrayé d'un quart d'heure toutes les deux heures, baisse de la production, pour la revalorisation du salaire.

PARIS (XIII^e)